

Table des matières

1. Un matin en Jamaïque	5
2. Marc l'échappe belle	23
3. La voie de la tromperie	29
4. La réunion d'évangélisation	33
5. Confession.....	43
6. Une nouvelle amie	57
7. Jennifer	67
8. « Quelqu'un me l'a volé ! »	73
9. Pauline en visite	79
10. Retrouvée!.....	87
11. Capturer le voleur	97
12. Le concours	107
13. Un adieu jamaïcain	113

Chapitre 1 _____ *Un matin _____ en Jamaïque*

La maison de Pauline comprend deux pièces: la chambre à coucher où maman dort avec Julie et bébé Martin, et la salle à manger avec le lit de Pauline dans un coin contre le mur. Le matin, les premiers rayons de soleil brillent à travers la petite fenêtre carrée de la salle à manger, aussi Pauline est-elle d'habitude la première de la famille à se réveiller. Mais ce matin, quand elle ouvre les yeux, maman la tient par l'épaule et la secoue doucement.

– Réveille-toi, dit-elle. Allons, Pauline, réveille-toi. Mon enfant! Comme elle peut dormir!

– O-oh-! – maman! Quelle heure est-il? Est-ce que je suis restée endormie? Pauline se frotte les yeux et jette un coup d'œil dans la direction de la pendule en étain qui fait entendre son tic-tac bruyant sur l'étagère. – Mais, ce n'est même pas encore six heures! Pourquoi faut-il que je me lève si tôt aujourd'hui? proteste-t-elle.

Voyant qu'elle est enfin réveillée, maman se dépêche de rejoindre le bébé qui pleure bruyamment dans la pièce adjacente.

– Habille-toi vite maintenant. Je t'expliquerai lorsque tu seras prête, répond-elle à travers la porte entrebâillée.

– J’aimerais que tu fasses une commission pour moi en allant à l’école, quelque chose qui te fera plaisir. Mais si tu ne te dépêches pas, tu n’auras pas le temps!

L’école commence à neuf heures. Les enfants sont censés arriver un quart d’heure à l’avance. Pauline peut s’y rendre à pied en une demi-heure. Mais comme beaucoup de ses amies, elle doit accomplir certaines tâches avant de partir.

Elle a plus à faire que la plupart des autres enfants, car depuis que son père est décédé, maman n’a personne pour l’aider. Julie n’a que quatre ans; Pauline en a presque onze et est forte pour son âge. Aussi, non seulement elle doit faire son lit et mettre le couvert pour le petit déjeuner, mais encore aller chercher de l’eau, traire la chèvre Nanny, donner à manger aux poules – et ramasser les œufs s’il y en a. La traite prend plus de temps que tous les autres travaux réunis. Pauline s’y met immédiatement après avoir puisé l’eau. Mais tout d’abord, elle enfle sa plus vieille robe qu’elle devra changer avant de partir à l’école. Le vêtement est trop petit pour elle et est déchiré à plusieurs endroits, mais la couleur jaune vif s’accorde bien avec sa peau noire luisante – car Pauline est jamaïcaine.

La Jamaïque est une île où il n’y a pas d’hiver, et bien que l’on soit en février, il fait aussi chaud qu’en plein été chez nous. En passant la porte, Pauline ne peut résister à la tentation de s’arrêter un instant pour respirer la fraîcheur matinale et observer les colibris qui voltigent au-dessus des fleurs écarlates du poinsettia.

– Dépêche-toi donc! appelle maman. Pauline prend son seau et trottine pieds nus le long du sentier qui mène

au réservoir situé derrière la maison. Après avoir apporté l'eau à sa mère, elle va donner quelques épluchures de légumes à la chèvre, attachée à un piquet un peu plus haut sur la colline.

Tandis que Nanny mange avidement les épluchures, Pauline s'assied sur une caisse en bois et commence à traire. Elle est anxieuse de finir avant que la chèvre s'impatiente, aussi ne lève-t-elle pas une fois la tête pour regarder la plaine baignée de soleil, ni les montagnes à l'horizon. Lorsque le récipient est plein de lait mousseux, elle le porte avec précaution le long du chemin en pente et s'arrête à côté de sa mère, qui est occupée près du poêle à l'extérieur de la maison.

– S'il te plaît, maman, dis-moi! plaide-t-elle. Qu'est-ce que je dois faire aujourd'hui qui me fera plaisir?

– Rentre le lait en vitesse! dit maman en souriant, et ouvre tes yeux au lieu de poser tant de questions.

Pauline se précipite dans la salle à manger et là, sur la table, elle trouve une «grappe» d'oranges mûres prêtes pour le marché. Maman les a cueillies sur l'oranger qui pousse près de la maison et les a attachées par la queue à un bout de feuille de palmier. A présent, Pauline sait pourquoi il a fallu se lever si tôt ce matin. Maman est souvent à court d'argent, et parfois elle envoie Pauline avec quelque chose à vendre au marché en allant à l'école: des épis de maïs ou des patates récoltés dans le terrain devant la maison; des oranges, des bananes ou des «ackees» provenant du bosquet d'arbres derrière la maison.

Se rendre au marché est toujours une partie de plaisir, et Pauline n'a pas besoin qu'on la supplie pour se

dépêcher de finir son travail. Plus tôt elle se mettra en route, plus elle aura de temps pour observer les paysans qui installent leurs marchandises.

Les poules ont pondu, aussi le petit déjeuner est composé d'œufs au plat accompagnés de galettes frites. Maman est assise sur une chaise avec Martin sur les genoux; Julie occupe l'autre siège et Pauline est perchée sur le lit. Le repas fini, elle se change, met sa robe en coton rayée rouge et blanc et se lave à l'eau froide dans une bassine, puis supporte patiemment les coups de brosse et de peigne de maman qui partage ses cheveux noirs crépés et en fait six petites tresses raides qu'elle attache avec des rubans rouges.

– Prions maintenant, dit maman, en s'agenouillant devant la table avec Pauline d'un côté et Julie de l'autre. Elle demande la bénédiction de Dieu sur la journée, puis lit à haute voix un passage de la Bible, et c'est maintenant le moment de partir. Pauline prend le sac de feuilles de palmier tressées qui contient son ardoise, ses livres d'école et son ouvrage de couture, et maman lui tend la «grappe» d'oranges.

– Il y en a une douzaine, dit-elle. Et fais attention, ne les laisse pas partir pour moins de neuf pence¹... et essaie d'en obtenir un shilling si tu peux.

Pauline dévale le sentier pentu qui mène à la route du bas, faisant de temps à autre un petit bond de joie. Le flanc de la colline est parsemé de plusieurs maisonnettes semblables à la sienne; là où le sentier rejoint la route, elle passe devant la grande maison de Mme Grant où

¹Il fallait alors douze pence pour faire un shilling.

maman ira travailler un peu plus tard dans la matinée en emmenant ses deux plus jeunes enfants avec elle.

La route est poussiéreuse et déjà la chaleur du soleil commence à dissiper la fraîcheur matinale, mais Pauline continue de courir. Maman lui a donné trois pence pour son déjeuner, qui consiste d'habitude en un petit pain et une sucette glacée achetés à la boulangerie près de l'école. Mais elle songe à présent que ce serait beaucoup plus amusant de choisir quelque chose à manger à l'un des stands du marché. Ainsi, au lieu d'aller au magasin pendant la récréation, elle pourrait passer un peu de temps à travailler à la nappe qu'elle est en train de broder pour le concours de l'école.

Au début, elle a la route pour elle toute seule. Plus tard, elle dépasse la vieille Mme Harris assise en amazone sur son âne chargé de deux gros paniers qui pendent de chaque côté de son dos. L'un est rempli de patates et l'autre contient des «ackees» – un fruit rouge écarlate, qui mûrit sur les arbres, au goût délicieux lorsqu'on le cuit et le mange comme un légume. Mme Harris est vêtue d'un chemisier blanc et d'une longue jupe de la même couleur que les «ackees». Un grand mouchoir blanc est attaché autour de sa tête.

– Bonjour madame, dit Pauline poliment, lorsqu'elle arrive à la hauteur du petit âne. Vous emmenez vos «ackees» au marché?

– Oui, et les patates aussi, acquiesce la vieille femme tandis que son visage noir se plisse en un large sourire.
– Tu as quelques belles oranges à ce que je vois. Tu ne devrais pas les offrir trop tôt! ajoute-t-elle en clignant de l'œil. Je viens d'apprendre que des visiteurs d'Angleterre

sont de passage en ville... Tu pourrais obtenir un bon prix de ces gens-là. Mais ils ne viendront pas tôt. Si j'étais toi, j'attendrais un peu.

– Je ne peux pas, Mme Harris. Il faut que je sois à l'école avant neuf heures, vous savez, dit Pauline en dépassant d'un pas rapide l'âne qui avance péniblement. Elle est rattrapée par une charrette tirée par une mule, remplie de bananes vert vif que les acheteurs laisseront mûrir au soleil.

Au virage suivant, elle aperçoit sur la route Anne Scott qui marche à grands pas avec un gros panier d'oranges en équilibre sur sa tête. Des oranges! Il y a tant de gens qui ont des oranges à vendre ici... Pauline va-t-elle même parvenir à vendre les siennes pour neuf pence? A moins – à moins qu'elle ne fasse l'école buissonnière et n'attende un peu plus tard dans la matinée lorsque les touristes anglais du grand hôtel viennent parfois visiter le marché. Mme Harris a raison, ces gens ne semblent pas se soucier du prix élevé qu'on leur fait payer. Et si elle manque l'école juste une fois, la maîtresse pensera qu'on avait besoin d'elle à la maison.

Vu l'heure très matinale, les autres écoliers ne sont pas encore en route. Il n'y aura personne qui pourra la dénoncer, personne pour rapporter à la maîtresse qu'il a vu Pauline Cole aller au marché. Mais voilà – il y a ce concours de travaux à l'aiguille! Elle ne peut pas continuer son ouvrage sans la nouvelle soie écarlate que la maîtresse a promis de lui fournir. Il s'agit d'égayer la nappe qu'elle est en train de broder: le motif est très élégant et l'exécution particulièrement soignée, mais elle manque un peu de couleurs, au goût jamaïcain.

Pourtant, il y a encore deux semaines avant la compétition; une journée perdue ne devrait pas faire une bien grande différence. Et elle a vraiment envie d'aller au marché... d'y passer toute la matinée au lieu de devoir partir juste au moment où cela devient intéressant.

Elle marche de plus en plus lentement et traîne ses pieds nus dans la poussière rouge. Elle a presque – presque complètement – décidé de manquer l'école, lorsqu'elle voit quelque chose qui la fait s'arrêter avec une exclamation de colère. A droite de la route, sur le sentier qui traverse un terrain communal, un garçon avance en courant. C'est Marc Bailey; il a le même âge que Pauline et se trouve dans la même classe qu'elle. S'il avait été un de ses amis, elle l'aurait supplié de ne pas la dénoncer et aurait même essayé de le persuader de faire lui aussi l'école buissonnière. Mais Marc est un garçon sérieux, calme et réservé qui ne se mêle pas avec les autres. C'est impossible de savoir ce qu'il pense et si l'on peut lui confier un secret ou non.

Marc Bailey, quel ennui! Pourquoi faut-il qu'il ait eu l'idée de se rendre à l'école si tôt? Et pourquoi vient-il de cette direction – de la Vallée Rocky au lieu d'arriver de chez lui. Il habite pourtant en haut de la colline, de l'autre côté de la route. Tandis qu'elle se pose toutes ces questions, elle voit Marc s'arrêter dans sa course comme s'il venait de l'apercevoir, puis quitter rapidement le sentier et s'esquiver derrière un taillis. Le terrain communal est parsemé d'arbres et de buissons, de cocotiers, de palmiers à huile, de dattiers, de «flammas de la forêt» avec leurs fleurs orange énormes, de piments, de buissons d'hibiscus écarlates ou roses. Il est facile de s'y cacher.

Il y a un moment, un garçon courait le long du sentier pour rejoindre la route principale, l'instant d'après, le terrain communal paraît désert. Pauline rit sous cape. Si Marc a quelque chose à dissimuler, il ne risque pas de dénoncer qui que ce soit. Sa décision prise, elle repart en sautillant en direction de la ville. Elle ne vendrait pas ses oranges au premier venu. Elle se promènerait entre les différents étalages et prendrait son temps; plus tard dans la matinée, elle obtiendrait peut-être même un meilleur prix que celui que maman pouvait s'imaginer pour ses fruits.

Tandis qu'elle se rapproche de la ville, elle rattrape plusieurs femmes qui marchent en portant leur corbeille en équilibre sur la tête, et, à son tour, elle est dépassée par des charrettes et des ânes chargés de paniers. Tout le monde est gai, heureux. On s'interpelle. On rit en découvrant ses dents régulières et blanches sur les visages foncés. Rien d'inhabituel en cela: que ce soit jour de marché ou non, il est rare en Jamaïque de voir quelqu'un qui n'ait pas le sourire facile. Le soleil brille et les fleurs dans les fossés ou dans les jardins rivalisent avec les robes voyantes des femmes et les chemises des hommes. Au centre de la ville, les rues sont déjà encombrées à tel point qu'il lui est parfois difficile d'avancer. Une voiture passe, soulevant des nuages de poussière et klaxonnant les ânes et les piétons qui ne semblent pas pressés de la laisser passer. Pauline rit. C'est tellement mieux que de se trouver assise à l'école à faire des calculs qui sont rarement justes et à apprendre des choses concernant des gens qui vivaient il y a des centaines d'années.

Pauline se fraye un passage à travers la foule et gravit les marches de pierre qui conduisent au marché couvert. Celui-ci est ouvert sur les côtés, mais comporte un toit pour protéger les marchandises de la chaleur brûlante du soleil. Les couloirs entre les rangées de stands sont bondés, bien que les affaires sérieuses n'aient pas encore commencé... des chapeaux et des paniers fabriqués à l'aide de feuilles de palmiers; des monceaux de tabac; des robes, chemises et mouchoirs de couleurs vives accrochés à des ficelles; de grands vases de terre remplis d'œufs, de grain, de petits pois et de haricots secs, de riz ou de patates; des montagnes de fruits – citrons, pamplemousses, limettes et plusieurs sortes d'oranges. Il y a des espèces moins connues chez nous – des «pawpaws», assez semblables à des melons; et des caramboles, ressemblant par la taille et la forme à nos pommes, mais ayant le goût de figues mûres. Pauline dépense une partie de l'argent destiné à son repas chez le marchand de glace; tout en savourant sa sucette, elle se faufile à travers la cohue, faisant une pause de temps à autre pour regarder les étalages des deux côtés.

Une vieille femme offre des colliers, bracelets et boucles d'oreilles faits de coquillages et de graines. Elle n'a pas de stand, mais va et vient avec un plateau chargé de ses marchandises; les colliers pendent autour de son cou. Une autre femme se glisse à travers la foule avec un coq vivant sous le bras. Le bruit est assourdissant. Tout le monde semble crier en même temps. Mais la plupart des gens sont gais et de bonne humeur, et Pauline sourit joyeusement à tous ceux qui croisent son regard.